

tique qu'elle représente, cette politique n'est rien de moins que pro-wallonne. Certes les idées de la *Belgique indépendante* sont défendables, ce qui l'est moins ce sont ses procédés pour les défendre. Mais là n'est point la question. Je suis heureux, en dehors de toute discussion d'opinions, de reconnaître mon erreur.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

A. Prignet : *L'Alsace-Lorraine*. Préface de M. Daniel Blumenthal ; Delagrave. 4 »

Littérature

Lucien Descaves : <i>La Maison anxieuse</i> .	Jean Violette ; <i>Le Roseau sonore</i> ;
Frontispice de Robert Vallin ; Grès.	Cahiers Vaudois n° 9. 3 »
1 75	Téodor de Wyzewa : <i>Derrière le front</i>
	<i>boche</i> ; Perrin. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Charles Albert : <i>Au-dessous de la Méditerranée : Romain Rolland et ses disciples</i> ; Rivière. 0 40	Henry Richard : <i>La Syrie et la guerre</i> ; Chapelot. » »
André Chevrillon : <i>L'Angleterre et la Guerre</i> ; Hachette. 3 50	Louis Roquette : <i>La propagande germanique aux Etats-Unis</i> ; Chapelot. » »
Georges Desbons : <i>Disparus, Prisonniers de guerre</i> . Guide pratique pour les recherches ; Paris. 1 50	Comte Alexis Tolstoï : <i>Le lieutenant Demianof, Récits de guerre</i> . 1914-1915. Trad. et préf. de Serge Persky ; Payot. 3 50
Jules Destrée : <i>L'Effort britannique</i> . Préface de Georges Clemenceau ; Van Oest. 3 50	André Tudesq : <i>Les Compagnons de l'aventure</i> ; Attinger. 3 50
L. Dumont-Wilden : <i>Villes meurtries de Belgique : Bruxelles et Louvain</i> ; Van Oest. » »	Emile Verhaeren : <i>Villes meurtries de Belgique : Anvers, Malines et Lierre</i> ; Van Oest. » »
Maurice Genevoix : <i>Sous Verdun</i> . Préface d'Ernest Lavisse ; Hachette. 3 50	Léon Wastelier du Parc : <i>Souvenirs d'un réfugié</i> ; Perrin. 3 50
G. A. Ghentchitch : <i>Un cri de détresse de la Serbie affamée</i> ; Beresniak. 2 »	Henry Wickham Steed : <i>L'Effort anglais</i> ; Colin. 0 50

Poésie

Charles d'Eternod : <i>Teintes mineures</i> ; Genève. » »	Henri Mugnier : <i>L'Oasis dans la ville</i> ; Genève. » »
---	--

Sociologie

L. Lévy-Bruhl : <i>Quelques pages sur Jean Jaurès</i> ; libr. de l'Humanité. 1 »	Jules Mont : <i>La défense nationale et notre Parlement</i> ; Perrin. 3 50
Charles Maillard : <i>Le Socialisme et la reconstitution intégrale de la France</i> ; Attinger. 1 »	Edouard Petit : <i>De l'Ecole à la guerre</i> ; Alcan. 3 50

MERCURE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Jean Poueigh. — Bibliothèques. — Tragédie moderne.

Une lettre de M. Jean Poueigh.

Mon cher Directeur et ami,
Le ton et la mesure qu'emploie M. Jean Marnold dans sa critique musi-

cale n'appartiennent certes pas à la musique, non plus que les *variations* qu'il exécute autour de la musique ne sont du domaine de la critique musicale. Par leur violence, par leur grossièreté, les diatribes de M. Marnold relèvent de la réunion publique et du tréteau plutôt que de l'art et d'une revue telle que le *Mercur*. Injures et expressions malsonnantes constituent le vocabulaire choisi dont il use lourdement à l'égard de toute opinion différente de la sienne. Le style de M. Marnold acquiert ainsi une élégance toute « apollinienne idoine à transporter le lecteur d'une ivresse quasi dionysiaque ». Jean Lorrain eût cinglé votre collaborateur de son mot fameux : « Monsieur, vous écrivez, il pleut de la m...! » Quand M. Marnold lève la plume, il n'éclaboussé que lui. Aussi me serais-je abstenu de répondre aux *Polémiques* parues sous sa signature dans le *Mercur* du 16 mai, si les arguments en étaient toujours étayés par des documents puisés aux sources de la plus scrupuleuse exactitude. M. Marnold m'y traite de menteur : je lui retourne l'épithète et lui administre les preuves. Souffrez qu'après un bref préambule, reprenant — avec toutefois plus de délicatesse — un geste qui lui est cher, je mette à M. Marnold le nez dans quelques livres.

Il y a déjà plusieurs années que M. Jean Marnold est passé à l'ennemi avec armes et bagages. Cela date du temps où M. Richard Strauss, bourdon volumineux, emplissait l'espace sonore du vrombissement de son essor. Muscicape glouton, M. Marnold goba avidement la mouche teutonne. Il en gonfla si fort qu'ayant pris depuis lors le volume et le poids pour de la puissance, il s'essaya à écraser notre jeune école sous la kolossale production d'outre-Rhin. Aujourd'hui, exagérant son attitude, il s'institue le grand-eunuque du théâtre bayreuthien. En vérité, je le demande, quels sont les thèmes que M. Marnold a développés dans ses dernières chroniques du *Mercur*? De cette tribune qui porte par delà nos frontières prit-il le soin de faire savoir au loin que l'état de guerre n'arrêtait pas notre activité artistique? A-t-il appris à l'Étranger que nos grandes associations de concerts avaient pu fonctionner cette saison avec des programmes consacrés aux œuvres symphoniques *françaises*? A-t-il rendu compte aux neutres des efforts répétés de notre Académie Nationale de Musique pour reconstituer des concerts historiques avec musique *française* du temps et pour faire entendre des fragments d'œuvres inédites de musiciens *français* contemporains? Ce pendant qu'à l'Opéra-Comique les représentations ou reprises d'ouvrages *français* du répertoire assuraient la recette? Bref, toutes les manifestations de notre vie musicale, au concert et au théâtre, lui ont-elle fourni prétextes à dévoiler au monde, attentif à tous nos gestes, les beautés et la vitalité de la musique *française*? Rien de tout cela. Qu'importe à M. Marnold les destinées de la musique *française*!. Tandis que tonne le canon de Verdun, M. Marnold entonne un los hyperbolique en l'honneur du plus *germanique* de tous les musiciens *allemands*.

Et voici que, discutant, après trois mois de gestation laborieuse, les conclusions de mon enquête intitulée : « *Doit-on jouer Wagner après la guerre?* » et publiée dans *La Renaissance* du 4 février, M. Marnold déclare impudemment que la haine de Wagner pour la France et le mépris dans lequel il tient l'esprit et l'art français lui seraient bien égal, « si ce n'était une inexactitude, ainsi que Saint-Saëns lui-même, qui fréquenta Richard

Wagner en témoigna dans *Harmonie et Mélodie* ». Dans le *Mercure* du 1^{er} mars, à la page 148 de l'article *Le Cas Barrès*, M. Marnold a imprudemment soutenu une idée presque identique : « Wagner eût pu nous insulter et nous haïr... Or il ne l'a point fait : ceux qui le prétendent ignorent ce dont ils parlent ou sont des imposteurs. Il eut toujours, au contraire, un faible, une attirance à notre égard. » En présence d'une affirmation émise en termes aussi catégoriques, péremptoire à tel point et qui ne craint pas de se répéter à deux mois et demi d'intervalle, nous allons voir ce que vaut un démenti donné par M. Jean Marnold. Vous apprécierez ensuite, mon cher ami, ce qu'il faut le plus admirer en lui : sa consciencieuse compétence de musicographe, sa haineuse virulence de scribe, ou son candide amour de la vérité.

Le témoignage de M. Saint-Saëns, voilà la seule autorité qu'il invoque. Ah ! Le bon billet ! M. Marnold n'a donc jamais ouvert le volume dont il parle ? Il y aurait également trouvé ces deux passages qui ne concordent guère avec ses assertions :

Ne leur parlez pas [aux wagnériens] de l'insulte faite par Wagner à la France vaincue ; ils entreraient en fureur — contre vous ! Notez qu'il ne s'agit pas d'une boutade, comme il en peut échapper dans l'improvisation d'une lettre ou d'un article de journal ; c'est une œuvre voulue, réimprimée du vivant de l'auteur et faisant partie de l'édition définitive de ses œuvres complètes (1).

Richard Wagner déteste la France... sa haine pour la France est devenue comique, depuis le jour où il a laissé tomber de sa plume l'étonnante chose intitulée : *Une Capitulation*, dégoûtante parodie que nul théâtre allemand n'a voulu représenter, et qui ne pourra jamais nuire qu'à son auteur (2).

Laissons là M. Saint-Saëns et *Une Capitulation*, j'ai mieux à vous offrir. Moins ménager pour ma part que M. Marnold du jugement d'autrui, je jette sous vos yeux la brassée de citations que voici :

Lorsqu'on a parcouru les ouvrages littéraires de Wagner, deux traits dominants nous frappent à travers toute cette métaphysique obscure et filandreuse : une haine implacable contre la France, haine dans laquelle revivent les ardeurs destructives des hordes barbares... On sait qu'il a la prétention de personnifier et de résumer en lui le génie supérieur de la race allemande. Il personnifie du moins ses tendances présentes. Dans cette croisade contre les « Welsches » prêchée depuis plus d'un demi-siècle de l'autre côté du Rhin, Wagner combat la France avec ses drames musicaux, comme Kaulbach la combattait avec ses tableaux, comme enfin tous les pinceaux, les plumes et les langues de la grande patrie allemande combattent avec un touchant ensemble « l'ennemie héréditaire » (3).

Wagner envoyait en même temps à l'*Abendzeitung*, de Dresde, des correspondances parisiennes, sous le titre de « *Nouvelles du pays des arts et des sciences* », qui déchiraient sans ménagement tous les ouvrages nouveaux qui paraissaient à Paris, et publiait dans le *Journal de l'Europe*, sous le pseudonyme de Freudenfeuer, les « *Amusements parisiens* » et les « *Fatalités parisiennes pour un Allemand* », dans lesquels il déclamaït rageusement sur la soif de jouissance et la frivolité de la ville « du luxe et de la mode ». A Paris, dans la *Gazette Musicale*, il changeait de ton...et célébrait avec enthousiasme notre mérite national (4).

(1) Camille Saint-Saëns : *Harmonie et Mélodie*, Paris, Calmann-Lévy, 1885. Introduction, p. xx.

(2) *Id.*, *L'Anneau du Nibelung et les Représentations de Bayreuth* (août 1876), p. 38 et 39.

(3) Léonie Bernardini : *Richard Wagner*, Paris, Marpon et Flammarion, 1882. Livre 1^{er}, chap. I, p. 6 et 7.

(4) *Id.*; Livre II, chap. IV, p. 45.

C'est alors que Wagner eut ce qu'on peut appeler un trait de génie. Depuis longtemps, une haine sourde, soigneusement entretenue par les gouvernants, couvait en Allemagne contre la France. Il la partageait ; d'anciens désappointements, de cruelles blessures d'amour-propre avaient encore avivé une aversion naturelle à lui comme à ses compatriotes. On invoquait et on exploitait les souvenirs de 1813. Au fond, c'était l'antipathie des deux principes irréconciliables, la haine jalouse de la nature hallucinée et sauvage pour une civilisation au sens rassis et à la vue nette. C'était, ainsi que Wagner l'avait exprimé dans *Tristan*, l'anathème jeté par la « nuit sainte au jour perfide ! au jour hostile ! » Orgueil de vandales qui, parlant au nom de la civilisation, brûlent de détruire et non d'éclairer !

Wagner imagina d'épouser cette haine, d'en faire comme le synonyme de son nom, de manière à ce que lui et son œuvre devinssent la personnification du génie national, le drapeau levé contre une civilisation étrangère et détestée (1).

Suivant ses biographes allemands, Wagner avait puissamment contribué à décider le roi de Bavière à faire cause commune avec la Prusse. L'un d'eux, M. Meister, a même la naïveté d'ajouter qu'il le fit parce qu'il n'avait pu oublier la chute du *Tannhäuser* à Paris.

Quoi qu'il en soit, Wagner poussa de toutes ses forces à la guerre contre l'ennemi héréditaire. Il célébra la renaissance de l'empire germanique et, pour concilier, autant que possible, ses hauts faits insurrectionnels et les théories révolutionnaires de son exil avec sa nouvelle position de favori, prêcha un mélange de démocratie et de royauté, de pouvoir populaire et de suzeraineté impériale, d'art et de régénération sociale, dans un système politico-musical sur lequel il ne s'expliquait pas très clairement, mais qui devait infailliblement terminer triomphalement la « lutte civilisatrice » en écrasant les races latines dégénérées sous la supériorité transcendante des armes allemandes, du génie allemand et de la musique allemande.

Il chanta les victoires et la mission de son peuple dans le poème « A l'armée allemande devant Paris » (2).

Wagner avait été bien inspiré en faisant de son œuvre dramatique le pendant du célèbre tableau de Kaulbach : le saint Michel germanique terrassant la France ; elle était devenue le signe de la croisade contre les « Welsches », tous les nobles allemands ne pouvaient s'empêcher de l'arborer. L'empereur Guillaume l'en récompensa en lui envoyant trois cents thalers pour son fameux théâtre (3).

Le caractère germanique est incarné tout entier dans la musique de Wagner. De même que M. de Bismarck en représente le côté pratique, de même Wagner en représente le côté artistique... Wagner est le Bismarck de la musique... L'Allemand aime Wagner, le protège à outrance contre toute réserve, contre toute critique... Il croit en cela aimer, protéger, défendre la patrie allemande (4).

L'esthétique de Wagner, très consciente et très réfléchie, est la résultante logique de l'esthétique allemande et elle est liée par tous ses points essentiels avec les principales théories de l'art que l'Allemagne a produites depuis le siècle dernier... Mais par là même qu'il a réalisé l'idéal intime et profond de la nation à laquelle il appartient, Wagner ne sera jamais populaire que pour cette nation-là (5).

— Ses opéras sont des batailles livrées aux opéras français et italiens. Le théâtre de Bayreuth a sa signification nationale et patriotique comme le monument d'Arminius et le monument de Luther ; il marquera pour les opérations futures une victoire de la culture allemande ; ce sera le Sedan de l'art musical français. Aussi voilà six mois que nous venons chaque jour, mes filles et moi, sans excepter les dimanches, voir s'élever pierre à pierre l'édifice divin de la musique destinée à régner sur le monde (*sic*).

— Mais, monsieur, ne puis-je m'empêcher de répliquer, l'Allemagne n'a cepen-

(1) *Id.*, Livre VI, chap. V, p. 180 et 181.

(2) *Id.*, Livre VI, chap. XI, p. 194 et 195.

(3) *Id.*, Livre IV, chap. X, p. 198.

(4) Comte Paul Vasili : *La Société de Berlin*, Paris, Libr. de la Nouvelle Revue, 1884.

(5) Edouard Rod : *Wagner et l'Esthétique allemande*. La Revue contemporaine, 25 juillet 1885

dant pas la prétention d'imposer les opéras de Wagner par la force des baïonnettes ? — Non, mais quand la mission de l'Allemagne qui est de civiliser le monde (il souligna la phrase) sera accomplie, les peuples latins, déchus, abâtardis, acclameront d'eux-mêmes cette musique, puissante, grandiose, sublime (1).

La défaite des armées françaises, le bombardement et la chute de Paris mirent naturellement Wagner dans une jubilation sauvage. Il vit dans ces désastres le juste châtement des Parisiens qui avaient méconnu sa musique et dans sa reconnaissance pour l'exécuteur des décrets de Dieu, il composa l'*Hymne à l'Empereur* et il voulut triplement célébrer en prose, en vers et en musique, la capitulation de la Babylone moderne. « Vers la fin de l'année 1870, pendant le bombardement de Paris, écrit-il dans la préface du 9^e vol. des Œuvres Complètes, je pensais que nos écrivains dramatiques exerceraient leur verve, dans des pièces populaires, sur les embarras de nos ennemis. » Mais la verve manqua, car Wagner ne voyant rien venir dut mettre lui-même la main à la pâte (2).

Il écrivit alors *Une Capitulation*, cette charge d'un rhinocéros qui veut danser sur la corde (3).

Wagner attaque la France comme s'il était Obotrite ou Wende. La vieille prépondérance de notre race le fatigue, l'irrite, le provoque. Dès 1868, avant la fatale guerre, il pousse son cri de fureur contre nous et notre ascendant. Il faut lire la brochure intitulée *Art et Politique* et imprimée en 1868, pour bien connaître toutes les visées de Wagner. Il se porte athlète et champion du génie allemand, bat en brèche la civilisation française, associe dans sa haine furibonde les petits princes d'Allemagne et la démocratie française et se fait chef de croisade contre nous. Quel étrange et profond ridicule (4) !

Art Allemand et Politique Allemande, ce virulent réquisitoire contre la perversion du goût allemand par l'esprit français, par les productions de notre art et de notre littérature... diatribe mille fois plus haineuse, plus injurieuse à notre égard que la fameuse farce : *Une Capitulation* (5).

On était alors [1868] si peu renseigné sur les productions de l'étranger, qu'une brochure aussi injurieuse pour la France, signée d'un nom aussi célèbre, put être publiée en Allemagne et même traduite à Bruxelles dans notre langue sans susciter aucune polémique. Personne ne prit garde à ce manifeste anti-français d'un Brunswick musicien... Cependant, après les succès militaires de la Prusse, spoliatrice du Danemark, victorieuse de l'Autriche à Sadowa, avide sans doute de nouvelles conquêtes, l'opuscule de Wagner, symptomatique en ce qu'il révélait deux ans avant la guerre de 1870, les tendances autonomes de l'Allemagne, aurait dû instruire nos gouvernants des dispositions secrètes de nos bons voisins et amis. On ignora l'œuvre ou l'on en méconnut la portée politique, comme on devait plus tard refuser d'ajouter foi aux menaçantes prédictions du colonel Stoffel, notre attaché militaire à Berlin, si bon juge cependant de la faiblesse de nos armements comparés aux formidables effectifs de guerre de la Prusse (6).

En résumé, cette brochure est un hymne à l'esprit allemand, opposé à l'esprit français, créateur de l'art allemand et seul capable de le délivrer des influences étrangères. Seulement, les critiques très justes que Wagner adresse au goût français

(1) Victor Tissot : *Les Prussiens en Allemagne*, Paris, Dentu, 1876. *De Paris à Munich*, chap. XVIII, p. 184. (Conversation de l'auteur avec un habitant de Bayreuth, familier de Wagner.)

(2) *Id.*, p. 204.

(3) *Id.*, p. 210.

(4) Philarète Chasles : *Enquête esthétique sur les Arts*. (Cité par V. Tissot, même ouvrage, p. 203.)

(5) Georges Servières : *Richard Wagner jugé en France*. Paris, Libr. illustrée, 1887, p. 132.

(6) *Id.*, pp. 162 et 163.

perdent toute valeur par le voisinage des grossièretés dont s'émaille le texte... passages injurieux pour la France (1).

L'Œuvre et la Mission de ma vie est le dernier écrit qui soit sorti de la main de Wagner, il est postérieur à toutes les publications et à toutes les communications qu'il a réunies dans les neuf volumes de ses Œuvres Complètes... C'est donc une sorte de testament artistique que Richard Wagner a voulu laisser pour constater comment son œuvre doit se rattacher directement au grand mouvement de la renaissance d'un art national dans son propre pays (2).

Il [Wagner] appelait dès 1868 les Allemands à une revanche artistique sur la civilisation et la littérature française, sur lesquelles toute l'Europe avait pris modèle depuis le dix-septième siècle, et il prévoyait avec une parfaite clairvoyance le grand duel, où il était impatient de voir anéantir l'*Erbfeind* (3).

Wagner ne se défend pas d'avoir eu l'idée qu'une partie des milliards arrachés aux Français seraient affectée à la création de son théâtre idéal : « Le gouvernement allemand, écrit-il, était à cette époque riche jusqu'au superflu par les termes du traité avec son voisin vaincu (4). »

Eh bien, il n'est pas du tout exact que Wagner ait jamais rendu justice au génie français : il a cherché, au contraire, à le rabaisser autant qu'il a pu. S'il a été plus réservé dans la *Lettre sur la musique*, écrite à la veille des représentations du *Tannhäuser* à Paris, il a renié absolument tout ce qu'il y disait d'un peu élogieux sur notre littérature lorsqu'il a écrit sept ans plus tard sa brochure *Art Allemand et Politique Allemande* (5).

Wagner s'est érigé sans aucune équivoque, depuis 1864, l'apôtre de la croisade anti-française et il a prétendu non pas couronner sa carrière en faisant exécuter ses *Nibelungen* à Bayreuth, mais inaugurer le premier monument d'un art nouveau, le véritable centre de la civilisation universelle, la création idéale du génie allemand vainqueur du monde. Telle est bien sa pensée intime, dont il ne s'est nullement caché (6).

Tous ces auteurs, M. Marnold les traitera peut-être d'ignares, d'imposeurs ou de blasphémateurs. Reniera-t-il aussi son dieu ? Me bornant à cueillir dans *Art Allemand et Politique Allemande* de Wagner quelques extraits édifiants — ses œuvres complètes en contiennent bien d'autres — je laisse la parole à Richard Wagner en personne :

Dans ses excellentes *Recherches sur l'Équilibre européen*, Constantin Frantz termine en ces termes son exposé de l'influence prise sur le système gouvernemental européen, et qui s'est exprimé par la propagande napoléonienne :

« Cette propagande ne repose sur rien autre chose que la puissance de la civilisation française, sans laquelle elle serait elle-même tout à fait impuissante. Aussi, la seule digue efficace à opposer à cette propagande consiste-t-elle à se soustraire à l'empire de cette civilisation matérialiste. Et c'est là précisément la mission de l'Allemagne, car, de tous les pays continentaux, il n'y a que l'Allemagne qui possède les dispositions et la force d'esprit et de cœur capables de faire prévaloir une culture plus noble contre laquelle la civilisation française ne puisse plus rien. Ce

(1) *Id.*, p. 167.

(2) Richard Wagner : *L'Œuvre de la Mission de ma vie*, autobiographie inédite, traduction française avec commentaires et notes par Edmond Hippeau. Paris, Impr. Schiller, 1884.

Cette autobiographie était destinée plus particulièrement à ses amis des pays latins et des États d'Amérique. (Publiée dans la *North American Review* en juillet et août 1879.) Avant-Propos du Traducteur.

(3) *Id.*, p. 72.

(4) *Id.*, p. 78.

(5) *Id.*, p. 85.

(6) *Id.*, p. 86.

serait là la véritable propagande allemande et une contribution essentielle au rétablissement de l'équilibre européen (1).»

Il doit y avoir une raison particulière pour laquelle les Français n'ont pu, à aucune époque de leur splendeur, produire un art comparable, même de loin, à celui des Italiens, ni une littérature poétique qui approchât de celle des Espagnols (2).

Il nous est impossible de reconnaître les véritables facultés du peuple français ; il s'est tellement dépouillé de ses aptitudes, au moins dans ce qui se passe pour sa « civilisation », que nous ne sommes plus en état de déterminer ce qu'il serait sans cette métamorphose (3).

Mais « l'adolescent allemand » dont nous parlons n'était pas homme à avoir besoin des « faveurs du prince » à la manière d'un Racine et [d'un] Lully (4).

Il [« l'adolescent allemand »] prouva sa noblesse au monde. Au chant de *Lyre et Epée* il gagna des batailles. Stupide, le César Gaulois dut se demander pourquoi il ne parvenait plus maintenant à vaincre. Peut-être n'y a-t-il sur les trônes de l'Europe que son neveu qui sache répondre à cette question avec une véritable circonspection : il connaît et redoute l'adolescent allemand (5).

Seule la Prusse conserva une organisation militaire, née de la période d'essor de l'Allemagne ; avec ce dernier vestige de l'esprit allemand, partout ailleurs disparu, la couronne de Prusse, un demi-siècle plus tard, gagna la bataille de Koenig-gretz, à l'étonnement du monde entier. L'effroi que cette bataille inspira, dans tous les conseils de guerre de l'Europe, fut si grand, que le général français le plus en vue en conçut le désir anxieux de former quelque chose comme cette *Landwehr*, de son armée si fameuse à bon droit. Nous avons vu naguère comment le peuple français tout entier se raidit contre cette idée. C'est donc que la civilisation française n'est pas parvenue à faire ce que l'esprit allemand foulé aux pieds a créé si rapidement et avec tant de stabilité : une véritable armée du peuple.

Elle emploie, pour y suppléer, de nouveaux fusils, des canons d'infanterie, et [des canons] se chargeant par la culasse. Comment la Prusse y répondra-t-elle ? De même, par le perfectionnement de l'armement, ou bien par l'utilisation de ses forces vives et dont nul autre peuple ne saurait tirer parti pour le moment ?

Un grand changement s'est opéré, depuis cette mémorable bataille, à la veille de laquelle on avait célébré le cinquantenaire de la fondation de la Burschenschaft allemande ; une décision d'une importance immense s'impose : il semble presque que l'empereur des Français en comprenne la gravité plus profondément que les gouvernements des princes allemands. Un mot du vainqueur de Koenig-gretz, et une nouvelle force figure dans l'histoire, contre laquelle la civilisation française pâlit à jamais (6).

Un jugement de Voltaire, qui dénigre ses compatriotes comme un mélange de singes et de tigres, nous semble d'une grande utilité pour compléter l'analogie tirée tout à l'heure du domaine de la physiologie... C'est un fait évident que le peuple français s'est distingué de bonne heure des autres peuples de l'Europe, principalement par deux traits typiques : il est gracieux jusqu'à une souplesse niaise, sur-

(1) Richard Wagner : *Art Allemand et Politique Allemande*, tome VIII des *Ceuvres en Prose* de R. W., traduites en français par J.-G. Prod'homme et L. Van Vassenhove. Paris, Ch. Delagrave (s. d.). [*Art Allemand et Politique Allemande* (1867-1868) fut traduit par Guillaume au fur et à mesure de sa publication par la *Süddeutsche Presse* (à partir d'octobre 1867) dans le *Guide Musical* de Bruxelles (1867-1868), puis tiré à part en brochure vers Pâques 1898.] Premières lignes, p. 98 et 99.

(2) *Id.*, p. 100.

(3) *Id.*, p. 101.

(4) *Id.*, p. 109.

(5) *Id.*, p. 109 et 110.

(6) *Id.*, p. 113 et 114.

tout en sautant et en bavardant ; d'autre part, il est cruel jusqu'à la soif du sang, rageant et bondissant sous l'attaque (1).

Jamais une pièce ne fut écrite pour la scène française avec une tendance ou un sens idéal (2).

Après que sa femelle eut dansé à plusieurs reprises autour de la guillotine, — [je dis dansé (car rien ne se fait sans danser chez les français) et qu'il se fut lui-même abreuvé du sang des législateurs de sa culture (nous connaissons le vin d'honneur des septembriseurs parisiens)] cet animal féroce ne pouvait être dompté qu'en étant lâché sur les peuples voisins. Marat — le tigre, Napoléon — le dompteur de tigres : voilà le symbole de la France nouvelle.

Mais sans théâtre, le tigre n'était pas apprivoisable ; le singe dut venir en aide au dompteur. Pendant des siècles, jusqu'à la révolution, le Français était connu comme le pire des soldats et, comme tel, bafoué surtout par les Allemands ; l'armée française, depuis lors, passe pour la meilleure.

Nous savons que ce résultat a été acquis et qu'il est maintenu, d'une part, par une discipline qui broie tout sentiment individuel, de l'autre, par un heureux enchevêtrement des intérêts de la nature du tigre et de celle du singe (3).

Quittons donc les Français, chez qui nous n'avons rien à découvrir que du théâtre et de la virtuosité théâtrale (4).

Il est sans doute difficile de dire si ce perfectionnement a pour fondement un talent général des Français pour le théâtre, ou si tous les Français sont devenus des comédiens de talent par suite de ce raffinement conventionnel de la vie (5).

Balzac, que les Français sont obligés d'admirer, mais qu'ils voudraient bien laisser dans l'ombre, nous fournit la meilleure preuve que la France ne pouvait conserver d'illusion sur le contenu horrible de sa culture et de sa civilisation qu'en s'aveuglant elle-même (6).

La Prusse elle-même devra reconnaître et reconnaîtra que c'est l'esprit allemand qui, dans son élan contre la domination française, lui donna jadis la force qu'elle utilise aujourd'hui uniquement selon les lois de l'utilité... Donner à cet esprit — l'esprit allemand — dans l'ordre politique allemand la base qui lui répond pleinement, de sorte qu'il puisse se manifester librement et de façon consciente au monde entier, mais c'est faire là tout autant que si l'on fondait la constitution politique la meilleure, et la plus durable (7).

De telles pages se passent de commentaires. On le voit, M. Auguste Rodin avait raison quand, dans sa réponse à mon enquête, il s'écriait : « Wagner a été trop mêlé à nos affaires. »

J'arrive maintenant à la dénégation de M. Marnold portant sur ma phrase : « Tous les abominables appétits teutons qu'exalte et magnifie sa *Tétralogie*, soif de l'or, soif du sang... réveilleraient des douleurs et constitueraient vis-à-vis de nos deuils pis qu'une offense, une véritable inconvenance ». M. Marnold, lui, estime que « la *Tétralogie*, loin d'exalter et de

(1) *Id.*, p. 160.

(2) *Id.*, p. 161.

(3) *Id.*, p. 162 et 163.

(4) *Id.*, p. 164.

(5) *Id.*, p. 165.

(6) *Id.*, p. 188.

(7) *Id.*, p. 237 et 238, dernières lignes. Certains paragraphes de la brochure de Wagner auraient mérité d'être transcrits intégralement. Pour me restreindre, j'ai dû les écourter et en passer plusieurs sous silence, notamment l'aperçu historique sur Richelieu, le siècle de Louis XIV, etc. *Art Allemand et Politique Allemande* est lire d'un bout à l'autre.

magnifier de tels instincts, les stigmatise au contraire et les châtie avec une logique implacable ». Qu'à la fin du drame, les héros wagnériens aient tous expié leurs crimes, je n'en doutai et n'en disconvins nullement. Mais je prétends que tout au long des quatre volets de *L'Anneau du Nibelung*, le puissant lyrisme de Wagner met en scène, exalte et magnifie tous les mauvais instincts de sa race. Paul Lindau le signala jadis de la sorte :

Un jurisconsulte me fit remarquer hier que le poème tombe sous l'application de presque tous les articles de notre Code pénal.

L'Anneau du Nibelung considéré au point de vue juridique, voilà une idée qui ne m'était pas venue ! Mais mon jurisconsulte avait raison : depuis la simple contravention jusqu'aux crimes dignes des plus grands châtiments, tout est dans *L'Anneau du Nibelung* ! (1)

Gnome, Géants, Hommes, Dieux se disputent l'or maudit et s'entre-tuent pour sa possession. La mort de Siegfried, de Hagen, de tous autres ; le sacrifice de Brünnhilde et « la régénération du monde par l'amour » ; l'encrépusclement des dieux eux-mêmes n'effacent pas leurs forfaits. De même que la défaite prochaine et l'abaissement final de l'Allemagne impérialiste ne la laveront jamais des atrocités commises par ses boches au cours de cette guerre.

En parlant du génie unanimement reconnu et admiré de Wagner, je ne lui tressais pas « des couronnes prudentes », ainsi que M. Marnold l'insinue. J'ai toujours le courage d'écrire ma pensée. M. Marnold est aujourd'hui payé pour le savoir. Oui, j'admire profondément Richard Wagner musicien. Toutefois mon admiration ne va qu'aux pages sublimes de son œuvre et répudie tout ce qui y figure d'essentiellement teuton, d'étranger à mon tempérament de français, d'antipathique à ma sensibilité de latin. Rachilde l'a parfaitement exprimé : « Rien ne me forcera jamais à nier le soleil et la clarté de l'eau. Quand ça tourne à l'orage ou à la bourbe, je peux encore dire que c'est beau... mais j'ose tranquillement déclarer que c'est sans doute dangereux parce que *trouble* ». Et puis, Wagner c'est déjà le passé. Dans sa réponse à mon enquête, M. Henry-Bataille le marque nettement : « Nous avons d'autres soifs, nous voulons nous abreuver à d'autres sources. » Libre à M. Marnold de se rajeunir à la fontaine de Jouvence d'un snobisme à rebours, genre 1885 — ridicule s'il n'était surtout odieux. Libre à lui de négliger ou de rabaisser notre art autochtone dans un but que M. Paul Adam, répondant à mon enquête, flétrit énergiquement : « Les œuvres wagnériennes nous les connaissons assez maintenant pour jouir un peu de notre art national. Tant de compositeurs français furent sacrifiés à l'engouement excessif et exclusif pour la musique étrangère. Nous savons trop d'ailleurs que la jalousie des confrères aime vanter l'exotique dans le but de nuire à leurs émules. » Libre à M. Marnold de vitupérer, ergoter, ratiociner. La question demeure en dehors de lui, et la réponse est dans le cœur de la France pleurant ses enfants tombés à l'ennemi. Question et réponse toutes de *sentiment* et de *tact* que M. Marnold, avec la sécheresse et l'étroitesse d'esprit d'un primaire, est incapable de comprendre et de sentir.

(1) Paul Lindau : *Richard Wagner*, traduit en français par Johannès Weber. Paris, Louis Westhauser, 1887. (Article : *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth.) P. 109.

Je maintiens donc tout ce que j'ai écrit.

Parce qu'il est avant tout un Allemand, sa nature s'avérant au plus haut degré germanique par le caractère et par l'inspiration ; et à cause de la haine gallophobe dont il a souillé ses écrits, le nom et la musique de Richard Wagner doivent être rayés *pour un temps* de nos programmes. Agissons envers lui comme ce riche israélite de Vienne qui possédait dans son salon un buste de Wagner cravaté de chanvre et le front ceint du laurier. La corde au cou châtiât l'auteur du libelle sur les Juifs ; la couronne glorifiait l'artiste et son œuvre musicale. Pour le moment, ne regardons que la corde au cou.

Mais M. Marnold n'en veut pas écouter davantage. Il s'absorbe de nouveau dans les calculs qu'il affectionne. Prenant dans sa dextre un *mi bémol* poids lourd ou un *ut dièse* poids plume, il les soupèse tour à tour et enregistre leurs vibrations infinitésimales à la façon d'un lapidaire évaluant des gemmes. Après quoi, caressant sa barbe d'ébène, il méditera longuement sur chaque note de la gamme. Ne conviendrait-il pas de les débaptiser ? Pourquoi l'*ut dièse* poids plume ne s'appellerait-il pas le *treize cent septante vibrations*, tout comme le *neuf mille huit cent quatre-vingt-quatorze vibrations* désignerait le *mi bémol* poids lourd ?

C'est ainsi que M. Jean Marnold entend la musique et que, doctement, il sert à ses lecteurs des sottises à trente-six carats.

Croyez, mon cher Directeur et ami, etc.

JEAN POUËIGH

§

Bibliothèques. — Nous avons une Bibliothèque de Guerre, mais cette bibliothèque est à Lyon. La Bibliothèque de Lyon est la seule, en France, qui sur l'initiative de son maire, M. Edouard Herriot, ait pris à tâche de réunir tous les documents paraissant sur la guerre. La nouvelle bibliothèque comprend toutes les publications de tout ordre et de toute provenance relatives à la guerre. Au fur et à mesure de leur apparition, les livres, les revues, les journaux, les estampes sont acquis par la Bibliothèque et classés méthodiquement.

Cet ensemble, déjà très considérable, formera plus tard un énorme dossier. Les historiens à venir ne pourront se dispenser de recourir à ce fonds où se trouveront côte à côte les témoignages les plus divers rassemblés dans un esprit de parfaite impartialité.

Un catalogue complet imprimé (avec traductions) du Fonds de la Guerre paraîtra dès la cessation des hostilités. Mais déjà un catalogue, par ordre alphabétique des ouvrages acquis, tenu jour par jour au courant, est mis à la disposition du public dans la salle de lecture de la Bibliothèque. Un autre catalogue par ordre méthodique peut aussi être consulté sur demande.

Toutefois, les ouvrages, brochures et journaux provenant d'Allemagne, ainsi que les éditions de propagande, ne pourront être communiqués au public qu'après la guerre.

Encore un peu de temps et la ville de Casablanca sera dotée d'un superbe bâtiment en béton armé qui portera à son fronton, en lettres d'or : Bibliothèque nationale du Maroc.